

Café de la paix 85, mardi 19 février 18h « la table ronde »

La colère

La colère est-elle une condition de l'estime de soi ou s'agit-il d'une passion démoniaque nourrissant la haine, le dégoût, le désir de vengeance qu'il faut extirper pour le vivre ensemble ?

I) soubassement à la colère : la réaction à la vulnérabilité pendant l'enfance

a) Fin de la toute puissance

La période de la toute-puissance se termine normalement vers quatre ans. Jusqu'à cet âge, l'enfant considère que le monde doit tourner à sa guise : personnes, objets, et lois de la physique sont conçus pour lui faire plaisir en tout temps. Son comportement devient insupportable pour des parents, qui identifient bien la différence entre les besoins légitimes de leur enfant et ce qui n'est en somme que caprice. Tôt ou tard, les parents, les frères et sœurs, les objets, et les lois de la physique se montrent les plus forts, et contraignent l'enfant à renoncer à sa toute-puissance, et à concevoir qu'il existe des lois et des volontés extérieures à ses désirs, et que celles-ci sont insurmontables. Ce renoncement s'accompagne d'abord de colères spectaculaires, rageuses, qui impressionnent souvent l'entourage. Ces colères sont liées à l'abandon des pouvoirs totalitaires, de la toute-puissance magique. Notons d'ailleurs que la suite ici est tout aussi importante : comme cette colère s'avère, idéalement, impuissante, inopérante, inutile, l'enfant manifestera une tristesse ou une dépression notable, qui marque le deuil de sa toute-puissance magique. C'est la réussite de ce deuil qui prépare le futur adulte à reconnaître les limites de ses pouvoirs, de ses droits, la pertinence des pouvoirs et droits d'autrui, et, enfin, l'étendue de ses obligations, et de sa responsabilité d'agir sur son monde pour le rendre plus juste, plus aimant, plus respectueux. Et donc, à lui de trouver et de construire les emplois socialisés de la juste colère

Salomon Nasielski, bon usage de la colère, 2009 Actualités analyse transactionnelle

b) une réaction de sauvegarde de soi

Freud¹ lui-même avait compris que seule la colère permet à l'enfant de se déprendre de la relation indifférenciée qu'il entretient avec sa mère pour se construire et devenir un sujet. Au fond, la colère possède une puissance d'agir, indexée à la volonté et au courage. Bien qu'elle soit souvent condamnable, elle n'est pas nécessairement l'émanation d'un moi haineux. Pour Erman, elle a la force d'une contre-attaque logée au cœur du système psychique. Elle est une réaction de sauvegarde du moi. A défaut d'un feu (de joie), elle est un contre-feu (une manière de conjurer la tristesse). *"Elle permet de se défendre tout en cherchant à reprendre l'avantage"*, à la différence de la tristesse qui est repli sur soi et passivité. Seule la colère affronte ce que l'on tient pour des désordres ou des injustices.

¹ Freud mentionne rarement la colère dans ses écrits et utilise le mot *Wut* pour la nommer. Il retient trois acceptions psychologiques de la colère : 1) l'incapacité d'une forme d'agressivité extériorisée, qui se retourne contre le sujet sous forme d'autodestruction ; 2) la colère comme rage impuissante contre la mère qui exerce sa toute-puissance sur le corps de sa fille ou de son fils ; 3) la frustration de ne pas être tout pour l'autre, y compris pour ses parents. Même si le terme « colère » lui-même n'est guère présent tel quel dans les écrits de Freud, ses observations sur le développement de l'enfant mettent nettement en évidence combien le processus de la colère entre dans la genèse de la construction de soi, comme un passage obligé pour aboutir à une véritable humanisation (..) Dans l'échec de la déprise des parents, il y a une réversibilité de la maltraitance de ses parents sur soi-même. Et surtout, le vœu secret de la solution masochiste, c'est préférer être maltraité, sans oser recourir à la colère, plutôt que d'être séparé. Salomon Nasielski BON USAGE DE LA COLÈRE 2009 Actualités en analyse transactionnelle

C'est à travers sa capacité à agir sur le monde que la colère s'impose comme un affect indispensable, sans lequel le pire du monde serait possible. Contrairement à l'idée spontanée que l'on s'en fait, elle est moins la charge d'un rejet ou d'un chaos affectif que la marque d'une volonté de réconciliation (avec soi-même autant qu'avec le monde). D'un point de vue existentiel, la colère est le contraire de l'insouciance et de l'indifférence : *"Elle est à sa façon ouverture au monde."* (...)

Une émotion composite. En réalité, la colère ne signifie rien en elle-même que son appel à d'autres émotions (l'empathie, le sentiment d'injustice, l'incompréhension...). Elle reste une émotion composite, au contact d'autres affects, en effervescence. *"Sa puissance de défense et d'affirmation de soi fait qu'elle sert d'expression à d'autres émotions et ressentis avec lesquels elle se combine, quand elle ne les cannibalise pas"*, estime Michel Erman. (...)

C'est lorsqu'elle se libère du poison de sa répétition stérile – s'adresser au monde sur ce seul registre acrimonieux – que la colère devient un affect intéressant et proactif, grâce auquel une certaine idée de la transformation de soi et du monde vibre enfin.(..°) *"la colère contribue à donner aux gens le sentiment d'exister"*. Au bout de la colère, une libération est possible. Par Jean-Marie Durand, Compte rendu : M Erman "Au bout de la colère – Réflexion(s) sur une émotion contemporaine", Inrocks

II) la colère en politique

a) Défi à l'ordre établi ouvrant la possibilité d'un ordre alternatif

C'est plutôt la colère qui constitue le point de contact initial entre l'enfant et la sphère de l'idéal : le déni de l'amour de soi est la toute première expérience de l'injustice². Que ce contact soit négatif confirme le fait si souvent souligné par Paul Ricœur : c'est par le sentiment de l'injustice que l'on entre dans le problème de la justice³. À l'inverse de l'indignation⁴ morale qui trouve sa source dans une idée déjà formalisée de ce qui est « digne » de l'homme, la colère dénonce un désordre. C'est seulement à partir de cette accusation que s'ouvre la question de ce qui pourrait être un ordre juste.

² Selon Rousseau il y aurait un sentiment inné de l'injustice :

*Je n'oublierai jamais d'avoir vu un de ces incommodes pleureurs ainsi frappé par sa nourrice. Il se tut sur-le-champ : je le crus intimidé. Je me disais : ce sera une âme servile dont on n'obtiendra rien que par la rigueur. Je me trompais : le malheureux suffoquait de colère, il avait perdu la respiration ; je le vis devenir violet. Un moment après vinrent les cris aigus ; tous les signes du ressentiment, de la fureur, du désespoir de cet âge, étaient dans ses accents. Je craignis qu'il n'expirât dans cette agitation. Quand j'aurais douté que le sentiment du juste et de l'injuste fût inné dans le cœur de l'homme, cet exemple seul m'aurait convaincu. Je suis sûr qu'un tison ardent tombé par hasard sur la main de cet enfant lui eût été moins sensible que ce coup assez léger, mais donné dans l'intention manifeste de l'offenser.*Jean-Jacques Rousseau, *Émile*, livre I, Paris, GF-Flammarion, 2009, p. 89

³ Voir, par exemple, Paul Ricœur, *la Critique et la conviction*, Paris, Calmann-Lévy, 1995, p. 183.

⁴ Pour désigner une bonne colère, on parle volontiers d'« indignation ». Ce terme fait entendre une référence à la « dignité », comme si l'indignation mettait en évidence de manière négative ce qui est humainement acceptable. Autant la colère commune serait égoïste et incontrôlée, autant l'indignation serait empathique et mesurée. Comme le suggère Victor Hugo, l'indignation est une colère qui affirme son bon droit : « on n'est indigné que lorsqu'on a raison au fond par quelque côté » (*les Misérables*)(...)

Le plus souvent, la moralité que l'on prête à l'indignation provient de son caractère désintéressé. Si le sujet se met en colère en raison d'un mal qui lui est fait, il s'indignerait de l'injustice que l'on fait à un autre. L'expérience cruciale est celle du mépris dont autrui fait l'objet et qui appellerait une remise en cause des structures de la société tout entière. Comme il n'est pas victime du tort commis, le sujet semble devenir le spectateur impartial de sa colère qui perdrait ainsi son caractère irrationnel. Foëssel ibidem

En quoi ce sentiment recouvre-t-il une dimension politique ? En éprouvant dans la douleur que quelque chose ne fonctionne pas dans le monde, le coléreux ne se contente pas de condamner ce qui est. Il se révolte au nom d'un autre ordre dont il n'a pas encore l'idée, mais perçoit déjà l'exigence. La colère est une aptitude à défier les partages réels et symboliques à l'œuvre dans la société au nom de la possibilité d'un partage alternatif. Il faut se garder de demander tout de suite si cet autre partage est objectivement juste : il existe bien sûr des colères outrées qui trahissent le narcissisme délirant de ceux qui les éprouvent. Le point important est que toute colère révèle une modalité de l'expérience sans laquelle il n'y a pas de politique possible : sa *contingence*.

Alors que l'apathie place tous les événements sous le signe de la nécessité et de la répétition, la colère repère un désordre sous l'ordre apparent des choses. De là sa violence : passion dialectique, elle nie la situation présente, parfois jusqu'au désir de voir le monde entier disparaître⁵. La colère est un démenti contre l'illusion de l'équivalence selon laquelle tous les différends peuvent être réglés par une négociation pacifique (thème libéral du « doux commerce »⁶). C'est sans doute pourquoi le coléreux tient à sa colère et refuse souvent de l'abandonner, même lorsque cet abandon lui garantirait un réconfort(...)

Dans la colère, l'ordre établi perd l'évidence que lui confèrent nos habitudes de se soumettre à lui : d'être subitement intolérable, il devient contingent. Il reste à voir que ce sentiment initie un conflit sur le légitime et l'illégitime sans lequel il n'y a pas de démocratie véritable

b) La recherche des raisons

La théâtralité que l'on reproche souvent à la colère émane du désir de trouver des spectateurs ou des auditeurs qui prendront conscience du tort dont le coléreux se juge victime. En se donnant à voir ou à entendre, ce dernier postule que son sentiment est bien fondé et qu'il peut en rendre raison.

En ce sens, l'homme est un être *qui cherche des raisons à sa colère*. Même si elle s'ancre dans des processus biologiques que l'on peut retrouver chez les autres animaux, la colère est spécifiquement humaine du fait que celui qui l'éprouve tente de la légitimer auprès des autres et de lui-même. Un accès de colère s'accompagne généralement d'une avalanche de paroles plus ou moins sensées ; les colères froides et apparemment muettes sont en réalité l'objet d'un discours intérieur qui vire parfois au ressassement. Par la parole, le coléreux prend le monde à témoin de ce que l'offense qui lui est faite ne peut rester sans suites. Même au comble de la déraison, il recherche des raisons⁷.

À l'inverse, les colères vaines sont celles qui sont incapables de se dire dans un autre langage que celui des préférences individuelles. Une attitude, des mœurs, une forme de vie quelconque ne nous « reviennent pas », et l'on en conclut au scandale moral. Dans ce genre

⁵ Hegel a comparé la « colère de Dieu » au moment dialectique, celui où « toutes les choses viennent en jugement » (*Encyclopédie*, additif au § 81, Paris, Vrin, 1970)

⁶ Sloterdijk a insisté sur ce point en montrant que la colère place les sujets « au-delà de l'érotisme du marché » où la valeur des marchandises est proportionnelle au nombre de désirs qui portent sur elles. Défaisant cette logique, la colère introduit de la fierté dans l'économie : le besoin d'être reconnu l'emporte sur celui de voir son désir de consommation satisfait (*Colère et temps*, *op. cit.*, p. 25-3)

⁷ Ici, la question n'est pas tant de savoir si la colère est provoquée par une offense qui nous est adressée ou par une injustice faite à autrui : celui qui est « hors de soi » a déjà cessé de n'envisager que son point de vue particulier. La colère transforme plutôt le sujet en sociologue amateur : de proche en proche, c'est l'ensemble du contexte social qui est soumis à la critique par celui qui se juge offensé. On a dit que la sociologie a pour but de « rendre la réalité inacceptable ». Encore faut-il que l'ordre du monde soit perçu comme inacceptable d'un certain point de vue. La colère politique constitue l'événement de cette perception *ibidem*

d'exaspérations, le sujet s'emporte, mais sans faire un pas hors de lui-même. L'émotion est son propre juge et la raison de la colère ne prend pas la peine de se dire. *Les raisons de la colère* par Michaël Fœssel, Etudes ,mars/avril 2016

c) La coagulation de la multitude dans la rue peut produire du lien social

La multitude est l'essence collective de l'être, les êtres s'assemblent pour créer du lien social et pour vivre ensemble. L'ontologie de la politique est sous-tendue par ce désir de socialisation, qui est le lot commun de tous les rassemblements collectifs. La multitude désigne une pluralité de corps qui se solidarisent. La grogne du peuple excède la rue, elle ne saurait se résumer à une ponctualité violente, car elle tente de fédérer des mobilisations collectives, qui, de près ou de loin, auront des effets sur la façon de faire de la politique. Le peuple reste un dénominateur commun pour l'ensemble de ces forces collectives capables de transformer la politique et le politique. Le peuple n'est pas agrégat statistique ni entité abstraite définie une fois pour toute, il est plutôt cette velléité nomade, qui de temps à autre, fait émerger une véritable volonté collective. La rue est à la fois le lieu de tous les refus et le vecteur d'une transhumance des mentalités. C'est à travers elle que la pression politique est la plus intense : le peuple descend dans la rue, écrit un manifeste et réclame une traduction politique immédiate de sa volonté. La rue devient, durant le temps de la mobilisation, le lieu d'une universalité retrouvée. Si esthétique et politique se trouvent accordées lors de ces manifestations, il faut veiller à ne pas céder à un regard spectateur qui saisisrait une série d'émotions collectives. Certaines manifestations de rue ont permis au peuple d'exercer un pouvoir constituant, capable de créer de nouvelles normes collectives. En ce sens, la rue reste le principe d'un renouvellement de l'identité sociale. Christophe Premat, « La « grogne du peuple » », *Tracés. Revue de Sciences humaines* 2004

III) évaluations antithétiques : passion saine ou mouvement d'irritation à juguler . L'Etat est-il le seul détenteur de la violence légitime (Max Weber) ?

1-a) -La saine colère ne bascule pas dans la démesure (hubris)

C'est ce qui m'a toujours intéressé : la colère est la perception d'un tort, d'un lèse, d'une injustice. En cela, elle est une perception morale primaire. La colère d'Achille est au départ l'incarnation du droit. Ce rapport à la justice explique, par exemple chez Aristote, une conception de la « saine » colère qui ne soit pas tout à fait étrangère à la vertu de juste mesure. Mais la colère qui vise un rétablissement du droit peut outrepasser le droit. Ce passage à la limite est jugé moralement mauvais chez Homère. Les dieux, qui pourtant sont les premiers à s'entre-détruire, sont écœurés devant la sauvagerie des massacres causés par Achille. Lorsque son chagrin de la mort de Patrocle se déchaîne en fureur meurtrière, qu'il tue, sacrifie et fait tuer, qu'il profane la dépouille d'Hector, le fleuve Scamandre se révolte : ses eaux bouillonnent et manquent de noyer Achille. La nature elle-même dit : ça suffit⁸
Vincent Delecroix philosophie magazine n°126 Février 2019

⁸ Cf la définition qu'Aristote donne de la colère en *Rhétorique* II, 2.

« Définissons la colère (orgê) comme l'appétit (orexis) accompagné de souffrance de ce qui apparaît comme une vengeance (timôrias phainomenês) à cause de ce qui apparaît comme un acte de dépréciation (phainomenên oligorian) qui nous atteint nous-mêmes ou nos proches, quand cette dépréciation n'est pas justifiée (mê prosêkontos). »

(..) À travers cette définition, on croit encore entendre Achille, humilié, privé iniquement de son butin par Agamemnon, se répandre en injures et dénoncer l'injustice de ce partage qui ne témoigne pas de sa valeur en promettant de se retirer du combat

b) La colère, symptôme d'un manque de maîtrise de soi, le stoïcien en cherche l'extirpation

La vengeance est délégitimée, devenue passion privée née d'une colère où se trahit une regrettable absence de maîtrise de soi. Telle sera la vision dominante chez les stoïciens⁹. Rien n'en offre un meilleur témoignage que le *De ira*, le traité *De la colère* de Sénèque qui est tout autant une virulente dénonciation de la vengeance. Sénèque est quasi l'exact contemporain de Paul et de l'émergence du message évangélique. Les deux formes de pensée se rejoignent dans une sublimation morale de l'offense. Plus exactement, cette pensée annule l'offense en la destituant comme relation. Sénèque le dit ainsi : je ne suis pas offensé si je suis capable de considérer que les mots ou les gestes de l'offenseur ne me concernent pas. L'offenseur même est mis hors-jeu, effacé. Plus profondément, le message évangélique énonce : l'offense a eu lieu mais je peux et je dois pardonner. Nonobstant cette différence majeure, il reste que, dans les deux cas, l'universalisation éthique passe par une désocialisation du rapport entre les membres de la communauté. Henaff Esprit n°423 p133

2-) Désordre dans le contrat social ou remède naturel contre une agression injuste : l'artificialisme de Hobbes (contrat) face au naturalisme aristotélicien

À partir d'une vision naturaliste de l'individu, mais aussi du lien social et de l'agir politique, Aristote considère la pulsion révolutionnaire comme une réponse physiologique. Mortifié par un tyran, un être humain qui se respecte, naturellement, s'insurge. La colère répond au mépris. La violence sociale est donc un accident rare dans les démocraties, prévisible dans les oligarchies, mais qui devient inévitable, quand le pouvoir se trouve défiguré dans ce monarque corrompu et indigne qu'est le tyran. Un tyran n'est autre qu'un roi égoïste et hédoniste qui, au lieu de pourvoir au bien-être de ses sujets, les écrase, c'est-à-dire les rabaisse, flétrit leur honneur et les humilie. La *hubris* tyrannique touche à l'amour-propre des sujets et, tout particulièrement, à leur sexualité. La colère est alors un sursaut de dignité

Pour Hobbes, toute forme de sédition, conflit ou tension interne est gravissime, car elle remet en cause, non pas une monarchie ou une république, mais le contrat social – un contrat qui est défensif et artificiel. Léviathan a beau brandir une épée de sa main droite et une crosse de la gauche : il n'en reste pas moins vulnérable, car le monstre ne puise pas sa force dans une *phusis*. Dans n'importe quel malaise, au contraire, refait surface la guerre de tous contre tous, qui est la seule vraie nature des êtres humains – des animaux qui, à la différence des abeilles, ne sont pas politiques

Nous sommes faits pour la compétition, pas pour la coopération. Dans la variété de nos passions (que nous pouvons domestiquer, mais jamais extirper) se manifestent les différents aspects d'une propension spontanée à la concurrence. La colère ne devient donc rien d'autre qu'une irritation soudaine, que nous éprouvons face à un obstacle ou une

⁹ La colère est une passion plus que toute autre affreuse et enragée ; aucun fléau n'a coûté plus cher au genre humain ; les hommes en colère ne reculent devant rien, car ils sont pris du plus redoutable des maux, qui surpasse tous les vices. La colère soumet toutes les passions ; il n'en existe aucune sur qui elle ne règne en maîtresse. La colère n'épargne aucun âge, elle n'excepte aucune race ; elle se glisse même chez les gens éclairés et sains sous d'autres rapports. Au contraire des autres passions, qui ne consomment que des individus, la colère embrase parfois tout un état. Sénèque s'adresse également à l'imagination de son lecteur, à qui il tente d'inspirer une vive répulsion vis-à-vis de la colère en la peignant avec les couleurs les plus repoussantes. La colère, cette courte folie, fait dresser les cheveux, craquer les articulations ; elle rend le visage grimaçant et bouffi., Martin Blais, *La colère selon Sénèque et selon saint Thomas* Volume 20, numéro 2, 1964 laval

contrariété. Ce n'est plus, comme pour Aristote, l'expression d'une nature noble et bien élevée, qui se dresse, au nom d'un principe – le respect qui lui serait dû – contre un pouvoir qui ternit son honneur, la dégrade et l'avilit. Ce n'est plus le vécu interprétatif, l'expérience culturelle et cognitive d'un entrelacs – droit, habitude, corps. C'est un simple éclat d'impatience, une percée violente et soudaine, face à une limite quelconque, qui oserait s'opposer à ce qui reste, dans la société civile, de notre sauvagerie agonistique (...).

Souvent les hommes accusent leur gouvernement d'être tyrannique, simplement parce que l'autorité est pénible : ils penseront alors que le tyrannicide est légal et digne d'éloge. Mais leur révolte n'a aucune légitimité : tout au contraire. Le souverain peut même accomplir des abus, des exactions, mais cela ne justifie jamais l'insoumission (..) Léviathan n'est pas un antagoniste, mais la condition de possibilité et la limite de mon antagonisme civilisé avec les autres atomes humains. Sans lui, il n'y a que la guerre totale

Giulia Sissa , De l'animal politique à la nature humaine : Aristote et Hobbes sur la colère Passions politiques, Volume 32, numéro 3, 2008, Laval

IV) la gestion collective de la colère peut-il servir de fil conducteur pour comprendre l'histoire ? (Sloterdijk)

Présentation de « Colère et temps »

Colère et Temps analyse les conséquences d'un fait simple, mais quasiment perdu de vue désormais : l'homme n'est pas seulement animé par les affects "érotiques" (jouissance, possession), mais tout autant par les affects "thymotiques"¹⁰ (fierté, colère, vengeance), et dans ces deux familles d'affects cohabitent le positif et le négatif. L'érotique, pour Sloterdijk, va bien au-delà de la sexualité. Elle désigne les affects fondés sur le manque et sur l'idée qu'une possession ou une action pourrait le combler. L'économie, par exemple, a une dynamique érotique (ce que je désire, je peux en offrir un équivalent - argent, travail ou autre bien - et en avoir la jouissance). Inutile de dire que notre siècle de psychanalyse, de triomphe du spectacle et de théories de l'acteur rationnel, privilégie la perception de ces affects particuliers.

Or, les autres affects, les affects "thymotiques" - colère, sentiment de fierté, vengeance -, tellement occultés aujourd'hui, sont largement aussi importants dans la psychodynamique de l'homme. (...)

Comme il existe des banques où l'on dépose son argent, il en existe où l'on dépose sa colère en attendant de la faire fructifier : c'est ainsi que l'ère moderne s'empare d'une émotion millénaire, selon la lecture originale qu'en fait Sloterdijk. À quoi ressemblent ces banques émotionnelles ? À certains partis politiques et syndicats. On y prend sa carte comme on ouvre un compte, avec l'espoir que l'organisation saura trouver le moyen de concrétiser telle ou telle revendication sociale ou politique, de la même façon que l'on espère récolter les fruits d'un bon placement. Aussi le Parti communiste est-il l'un des premiers exemples de ce « *système bancaire non monétaire* ». Ne promet-il pas à la classe ouvrière de défendre ses intérêts en échange de bulletins de vote ? Il est même une sorte de « *banque mondiale de la colère* » en ce que le communisme prétend s'affranchir des frontières pour défendre les intérêts des ouvriers dans tout le monde industrialisé. Ce sont traditionnellement les partis de gauche qui agrègent les mécontentements: « *ceux-ci doivent être conçus comme des banques de la colère qui, si elles connaissent leur affaire, font avec les placements de leurs clients des profits relevant de la politique du pouvoir et de la thymotique* », explique Sloterdijk, la « thymotique » étant la gestion des émotions comme l'orgueil, la dignité ou le ressentiment (du grec *thymos*, qui signifie « souffle », « émotion »). Victorine de Oliveira phie magazine février 2019

¹⁰ Mais les Grecs, eux aussi, savent reconnaître une digne colère, et pas seulement chez les dieux. Le *thymós* est un souffle d'indignation qui saisit le cœur et l'emporte vers de menaçants excès. Mais entre la tête qui raisonne et le ventre qui crie famine, le *thymós*, situé à la place du cœur, participe également de notre humanité, face au spectacle d'une injustice ou d'un déshonneur. Platon, dans la *République*, en fait le principe directeur, l'affect fondamental de la caste des gardiens de la Cité idéale

La capitalisation de la colère

On est tenté de développer des concepts qui appréhendent tout l'éventail des blessures, les visibles comme les invisibles. (...) Pour les blessures physiques ouvertes - pour ne rappeler que des choses connues -, le sang entre en contact avec l'air, permettant aux réactions biochimiques de provoquer la coagulation. On déclenche ainsi un admirable processus d'autoguérison qui s'inscrit dans le vieil héritage animal du corps humain. Dans le cas des blessures morales, pourrait-on dire, l'âme entre en contact avec la cruauté volontaire ou involontaire d'autres agents - et dans ce genre de cas aussi, on peut évoquer des mécanismes subtils de guérison mentale des blessures. Parmi ceux-ci, on trouve la protestation spontanée, l'exigence de demander immédiatement des comptes à celui qui a provoqué la blessure ou, si ce n'est pas possible, le principe consistant à se donner satisfaction l'heure venue. On trouve parallèlement le repli sur soi-même, la résignation, la réinterprétation de la scène comme un test, le refus de percevoir ce qui s'est passé et, au bout du compte, lorsque seul un remède de cheval psychique semble pouvoir être utile, l'intériorisation de la blessure comme peine inconsciemment méritée, pouvant aller jusqu'à l'adoration masochiste de l'agresseur. Outre cette pharmacie maison pour le Soi vexé, le bouddhisme, le stoïcisme et le catholicisme ont mis au point des exercices moraux à l'aide desquels le psychisme blessé doit acquérir la capacité de transcender globalement le cycle de la vexation et de la vengeance.¹¹

La forme de projet de la colère (ce que l'on appelle aussi en termes policiers la justice que l'on se rend à soi-même ou système des bandes, en termes politiques l'anarchisme ou le romantisme de la violence) est capable de prendre la forme d'une banque. Nous désignons ainsi l'absorption des capacités locales de colère et des projets de haine dispersés au sein d'une instance générale dont la mission, comme celle de toute banque authentique, consiste à servir de réceptacle et d'agence de mise en valeur de placements. De la même manière que, déjà, la vengeance, comme forme de projet de la colère, donne à celle-ci une plus grande extension dans le temps et fait prospérer une planification pragmatique, la forme bancaire de la colère exige des différentes impulsions vengeresses qu'elles se classent dans une perspective supérieure.

(...°. La révolution, dans le sens le plus extensif du mot, ne peut être l'affaire du ressentiment de personnes privées isolées, bien que de tels affects trouvent eux aussi leur compte à l'instant critique. Elle implique la fondation d'une banque de la colère dont les investissements doivent être aussi minutieusement réfléchis que les opérations de l'armée avant la bataille décisive - ou encore celles d'un groupe mondial à la veille de lancer une offre publique d'achat hostile contre son concurrent.

À la manière du sujet romantique qui se conçoit comme un réceptacle de la douleur sur lequel non seulement s'accumulent les maux personnels, mais conflue aussi la souffrance du monde, le sujet militant conçoit sa vie comme un réceptacle de la colère où l'on enregistre les factures impayées venues de toute part et où on les conserve en vue d'un remboursement ultérieur. On saisit ainsi, outre les motifs de colère du temps présent, les atrocités non expiées de toute l'Histoire passée. Les fortes têtes de la contestation sont des encyclopédistes

¹¹ **L'histoire de notre civilisation est, selon vous, l'histoire des collectes de la colère...**

Sloterdijk : Que ce soit la colère de Dieu à l'époque du christianisme fort, que ce soit la colère de la classe ouvrière à l'époque de la gauche forte, c'est certain. N'oublions pas que Dieu est devenu nécessaire dans la mesure où les êtres humains avaient besoin d'un archiviste pour déposer leurs mémoires de souffrances et d'injustices. Dieu s'impose ainsi comme le trésorier des mauvaises expériences de l'humanité. Sa grande promesse, c'est qu'à la fin des temps, il ouvrira les dossiers et fera les comptes. Dieu est le comptable qui promet le redressement des bilans inégaux entre les mortels

qui collectent le savoir de l'humanité en matière de colère. Dans leurs archives occultes, on stocke les immenses masses d'injustices de cette époque que les historiens de la gauche appellent celle de la « société de classes ». De là cet amalgame, caractéristique de l'affectivité révolutionnaire, entre sentimentalité et inexorabilité..

La situation explosive de notre époque

a) Absence d'attente de grands mouvements

S'il fallait exprimer en une phrase la caractéristique forte de la situation psychopolitique actuelle du monde, ce devrait être la suivante : Nous sommes entrés dans une ère dépourvue de points de collecte de la colère et porteurs d'une perspective mondiale. Ni au Ciel, ni sur la Terre, on ne sait vraiment quoi faire de la « juste colère du peuple ». Cette sainte fureur dont Jean-Paul Marat, l'un des terribles et des grands parmi les agitateurs de 1789, avait promis la création d'une nouvelle société, tourne aujourd'hui partout dans le vide. Elle ne produit qu'un bruit insatisfait et n'engendre guère que des actes d'expression isolés. Même si l'on doit, pour être réaliste, imaginer les potentiels immenses de contradiction du temps présent, que ce soit dans les pays du centre ou aux périphéries, ils ne se concentrent plus dans les formes historiquement connues de partis radicaux ou de mouvements d'opposition internationaux qui mettent sous pression un centre bourgeois, ou encore un État autoritaire

b) Exacerbation de jalousie dans un monde de compétition. *La reconnaissance mutuelle de tous par tous comme concitoyens, placés à égalité de droit, de la communauté – demeure en réalité beaucoup trop formelle et non spécifique pour ouvrir à l'individu l'accès à la conscience heureuse. Même et surtout dans un monde empli de libertés largement répandues, les gens ne peuvent cesser de rechercher les reconnaissances spécifiques qui se manifestent dans le prestige, le confort, les avantages sexuels et la supériorité intellectuelle. Comme de tels biens restent rares, quelles que soient les circonstances, un grand réservoir de jalousie et de déplaisir se remplit chez les concurrents déclassés du système libéral – sans parler de ceux qui sont réellement défavorisés et de ceux qui en sont exclus de facto. Plus la « société » est pacifiée dans ses traits fondamentaux, plus on voit prospérer la jalousie de tous contre tous. Elle entraîne ceux qui postulent à de meilleures places dans des guéguerres qui pénètrent tous les aspects de la vie*

c) la conscience malheureuse des perdants *Le Vieux Monde connaissait les esclaves et les serfs – ils étaient les vecteurs de la conscience malheureuse de leur temps. Les temps modernes ont inventé le perdant. Ce personnage, que l'on rencontre à mi-chemin entre les exploités d'hier et les superflus d'aujourd'hui et de demain, est la figure incomprise dans les jeux de pouvoir des démocraties. Tous les perdants ne se laissent pas tranquilliser par l'indication du fait que leur statut correspond à leur placement dans une compétition. Beaucoup répliqueront qu'ils n'ont jamais eu la moindre chance de participer au jeu et de se placer ensuite. Leurs rancœurs ne se tournent pas seulement contre les vainqueurs, mais aussi contre les règles du jeu. Que le perdant qui perd trop souvent remette en cause le jeu de manière violente est une option qui fait apparaître le cas critique de la politique après la fin de l'Histoire. Le nouveau cas critique se présente actuellement sous deux occurrences : dans les démocraties libérales, sous la forme d'une politique d'ordre post démocratique qui s'exprime par la régression de la politique au rang de police, et par la métamorphose des politiciens en agents de la protection des consommateurs ; dans les États qui ont échoué, sous la forme d'une guerre civile dans laquelle des armées d'inutiles puissants se déciment mutuellement p62*